

## Elisabeth Léturgie

### On bat un enfant

### Les avancées lacaniennes à partir du fantasme freudien

Pour travailler la question du fantasme qui est celle de nos collègues cliniques cette année, j'ai choisi de partir du fantasme freudien « on bat un enfant », texte paru en 1919 <sup>1</sup>, écrit à partir de ce que Freud a entendu chez ses analysants hommes ou femmes, hystériques ou obsessionnels. Au départ c'est juste une phrase, prononcée sur le divan et relevée par Freud car elle se répète à l'identique, souvent coupée de toute émotion, en même temps consciente puisqu'elle est énoncée et livrée telle quelle mais s'imposant dans le rapport du sujet à l'autre, donc livrant sa position subjective inconsciente et ce qui est quand même extraordinaire sans que le sujet y soit représenté! C'est parce qu'il s'étonne de la fréquence d'un tel fantasme que Freud décide de s'interroger sans faire de différence entre les structures.

C'est avec ce point de vue que je vais essayer d'éclairer ce à quoi un fantasme est reconnu servir en psychanalyse.

Pour Freud un fantasme est une phrase que le sujet se répète et qui s'accompagne de plaisir, avec ou sans masturbation. Il situe sa formation avant six ans et pense qu'ensuite il est renforcé par des lectures. L'élément « fixateur » est souvent banal et incapable d'émouvoir d'autres sujets, cependant la composante sexuelle s'y repère et y trace un point d'ancrage. Pour Freud, ce fantasme « on bat un enfant » est un résultat terminal, il a une préhistoire entre deux et six ans et pour trouver sa signification Freud veut remonter aux différentes étapes de sa construction, utilisant même le terme « d'étapes historiques ». Il relève un paradoxe car les sujets amenant ce fantasme dans leur analyse n'ont

1 · Freud S., (1919), «Un enfant est battu», Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles, *Névrose, psychose et perversion*, Paris ; PUF, 1973, p. 219-243.

jamais été battus dans leur vie et ressentent de l'aversion devant des scènes de fustigation; ils ne peuvent même pas trouver un rapport entre un événement réel et l'éclosion du fantasme. Freud, alors, s'interrogeant sur la forme grammaticale de la phrase: « on bat un enfant » pose deux questions simples : qui bat ? ; qui est battu ?

Pour Freud celui qui a ce fantasme le sait car il regarde la scène ! C'est même son plaisir secret ! La position subjective qui est ainsi contenue dans le fantasme peut être “ouverte” au maximum et s'étaler dans les actes de la vie, comme le clochard qui expose son être de déchet ou “fermée” et se réduire à une phrase grammaticale qui infiltre discrètement la vie du sujet comme le « je suis nul » qui préside souvent à la demande d'analyse.

Freud est dans une perspective historique rétroactive. C'est le progrès d'une analyse qui permet de revenir à l'organisation primordiale la plus profonde et il fait cette construction: il y a trois personnages dans ce fantasme, celui qui bat, celui qui est battu et celui qui regarde ! C'est bien le rapport du sujet aux deux autres et pas seulement entre celui qui bat et celui qui est battu. Ceci est éclairant pour la structure de tout fantasme et Freud va chercher à en retrouver les étapes de construction en écoutant, dans le discours de l'analysant, les souvenirs qui permettent un repérage.

### **Première phase**

Il y a une première étape où le sujet peut dire que le père bat un enfant qui est un rival, souvent un puîné. Lui, en tant que spectateur, ajoute à cette phrase une suite qui peut même rester inconsciente : « c'est un enfant que je hais ». Il assouvit sa jalousie et pense alors que le père n'aime pas cet enfant qu'il frappe et qu'il est lui, le préféré. Cela témoigne de la pulsion dans sa forme sadique. Comme le sujet est identifié à son frère, il se sent coupable de ce désir d'être le seul aimé du père et cette conscience de culpabilité comme l'appelle Freud, l'amène à un mouvement pulsionnel.

### **Deuxième phase**

Dans une deuxième étape s'opère, inconsciemment, un retournement; c'est un des destins de la pulsion. Le sujet parle alors d'un temps où le père le battait et associant cela à une preuve d'amour il fait équivaloir battre et aimer. La nouvelle formulation devient « je suis battu par le père » comme expression directe de sa culpabilité. Le verbe battre est lié par Freud au signifiant aimer et

ceci à partir du cours des analyses qu'il mène; c'est pour lui un fait clinique. Dans cette formulation Freud repère un caractère indubitablement masochiste. Même si le terme semble extrême il convient à la définition du masochisme : être battu pour un certain plaisir mais ici cela reste un moment de l'enfance du sujet dans sa relation au père. C'est la substitution elle-même qui est érotisée et garde une charge libidinale entraînant un sentiment de culpabilité qui correspond à la position incestueuse vis-à-vis du père. Comme choqué de sa pulsion sadique et de son choix incestueux le sujet refoule cette phase.

### Troisième phase

Le troisième temps sera celui de la formulation "au neutre", celle du fantasme à proprement parlé, celle qui se formule en analyse avec cette phrase « on bat un enfant » ou déguisée : un enfant est humilié, ou un enfant est puni. Celui qui bat a disparu, celui qui est battu a disparu. Pourquoi le sujet garde-t-il cette formule anonyme qui s'accompagne de sensations de plaisir, conduisant quelquefois à la masturbation ? Pour Freud c'est une énigme qu'il essaye de débrouiller.

On peut remarquer que le père est gardé à la phase 1 et 2 : c'est lui qui bat. La personne battue, elle, change tout le temps jusqu'à disparaître. Seul le verbe battre est présent dans les trois phases de la construction du fantasme ! Je ne vais pas détailler plus les découvertes freudiennes qui précisent des différences selon que le fantasme est celui d'une femme ou d'un homme puisque Freud dans sa conclusion précise que les motifs du refoulement ne doivent pas être sexualisés, autrement dit à relier à un sexe ou l'autre, mais à la position subjective et à ses conditions particulières. Ce fantasme est tellement au cœur du sujet qu'il lui donne sa permanence et permet de saisir la modification de jouissance de l'enfant entre les phases. Ce sont des refoulements successifs qui donnent la formule du fantasme; celle-ci est bien un reste du Complexe d'Œdipe : Freud parle de « cicatrice » et de « sédiments » laissés par le Complexe d'Œdipe. Il considère ce fantasme comme un trait primaire de perversion infantile qui ne préjuge pas de la structure du sujet ni de sa sexualité adulte. C'est à relier à la disposition perverse polymorphe de l'enfant que Freud postule avec une bisexualité normale. À cette époque il reconnaissait la prédisposition aux perversions comme humaine et originelle. Il cherchait à situer la névrose par rapport à la perversion et il a pu écrire dans une lettre à Fliess<sup>2</sup>: « la perversion dont le négatif est l'hystérie » puis en 1905<sup>3</sup>: « la névrose est le négatif de la perversion ». L'enfant aurait des pul-

2 · (24-01-97)

3 · Freud S., (1905), *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, Paris ; Gallimard, 1987, cit. p. 189.

sions partielles qui le font jouir par tous les bouts du corps avant qu'elles s'unissent en une pulsion génitale qui permettrait à l'adulte de mener une vie amoureuse épanouie...

Freud renonce très vite à cette théorie et modifie sa conception de la perversion pour en faire une position particulière du sujet face à la différence des sexes. Ce n'est pas la pratique sexuelle en elle-même qui signe la perversion mais la position inconsciente du sujet à partir de la fiction de son fantasme qui contient un démenti de la castration maternelle et permet de lutter contre l'angoisse. Lacan fera le pas nécessaire pour sortir la perversion du domaine de la déviation et éclairer les trois structures de la personnalité : névrose, psychose et perversion.

### Les belles histoires d'Anna Freud

Avant d'aborder les avancées de Lacan sur le fantasme, je voudrai vous parler d'une conférence d'Anna Freud faite à la Société psychanalytique de Vienne le 31 mai 1922 au sujet d'une jeune fille ayant le fantasme « un enfant est battu » sous plusieurs formes et pas seulement en une phrase. Je trouve ce texte très enseignant sur la structure de désir qu'est le fantasme. Pour elle, chaque scène évoquée est accompagnée d'une forte excitation. Le sentiment de culpabilité est tel qu'elle renonce aux masturbations qui accompagnaient le fantasme et vers 10 ans, elle invente ce qu'elle appelle de « belles histoires », rêveries qu'elle supporte très bien. Reconnaissant que le fantasme *un enfant est battu* n'est pas beau, elle invente des histoires où les personnages sont tous bienveillants, aimables, altruistes et copie la réalité ou les lectures. Le fort sentiment de plaisir qui accompagnait le fantasme revient avec les belles histoires. Vers 15 ans, une histoire de chevalerie va occasionner de fortes angoisses : un garçon gentil est emprisonné par un garçon méchant qui le torture. Se retrouve la même structure que dans le fantasme : un faible et un fort, une faute, un dénouement – souvent une réconciliation entre les deux enfants, mais l'angoisse surgit. Le thème des coups s'introduit dans les *belles histoires* sans que le fantasme être battu soit énoncé. La jeune fille met alors toute son énergie à s'interdire ces belles histoires.

Ce qu'Anna Freud travaille à partir de ce cas qui se révèle être le sien, comme en attestent les lettres qu'elle échange avec Lou Andréa Salomé, c'est que trois relations importantes peuvent être dégagées entre les *belles histoires* et le fantasme : 1- analogie frappante dans la structure de chaque fragment ; 2 - série de surdéterminations internes ; 3 - possibilité d'un passage de l'un à l'autre.

Ce qui s'expose là est que le fantasme n'est déjà qu'une substitution d'une scène incestueuse et que le passage aux *belles histoires* n'est que le retour à une phase antérieure. Grâce à l'éloignement apparent de la scène des coups (scène d'amour déguisée), son vrai sens est retrouvé. Le sentiment amoureux est refoulé dans le fantasme *un enfant est battu* alors qu'il est représenté dans la *belle histoire* qui est alors la sublimation du désir incestueux. Anna Freud expose dans ce texte comment l'amour pour les parents se divise en un courant sensuel refoulé (le fantasme) et un courant tendre sublimé (*les belles histoires*). La solution d'Anna, à quinze ans, devant l'angoisse suscitée par *les belles histoires* a été de se mettre à les écrire pour baisser leur intensité et dit-elle « servir ses motions ambitieuses ». Elle termine sa conférence avec ces mots : « l'auteur renonce donc au plaisir personnel pour le plaisir de l'effet sur d'autres et accomplit ainsi un passage de l'autisme au social ». Je ne sais si Freud a commenté ce texte mais celui-ci est très riche et apporte un éclairage sur la théorie du fantasme en montrant comment le sujet tente de faire barrière à la jouissance incestueuse infantile.

Lacan fait l'éloge à plusieurs reprises du texte freudien : « on a attendu le signal du chef d'orchestre »<sup>4</sup> dit-il pour saisir que la perversion n'est pas « pure-pulsion » mais attachée à un contexte dialectique, subtil, composé et ambigu. Ainsi la phrase de Freud « la névrose est le négatif de la perversion »<sup>5</sup> ne signifie pas que la perversion est une pulsion non élaborée par le mécanisme œdipien, comme à "l'état brut", comme une simple pulsion partielle irréductible. Au contraire, déjà pour Freud toute perversion s'articule comme un élément du Complexe d'Œdipe et ce qui est perdu c'est la signification c'est-à-dire la relation intersubjective.

Lacan écrit : « nous avons là une sorte d'objectivation des signifiants de la situation »<sup>6</sup> et c'est pour lui le texte dans lequel on repère l'intervention de la notion de signifiant chez Freud.

Dans les séminaires IV, V et VI Lacan revient aux trois étapes de ce fantasme qu'il déplie pour cerner le rapport du sujet à l'autre dans le fantasme. Il insiste sur le fait que le sujet entre en tant que troisième « entre les deux acteurs de la scène » : il regarde et cela crée une tension.

4 · Lacan J., Le séminaire-Livre V, *Les formations de l'inconscient*, Paris ; Seuil, 1998, p. 230.  
5 · idem note 3.

6 · Lacan J., (1956-1957), Le séminaire-Livre IV, *La relation d'objet*, Paris ; Seuil, 1994, p. 119.

Un trait pervers se fait toujours à partir d'une valorisation de l'image.

À la première étape celui qui regarde interprète l'acte de battre et en fait un instrument de communication entre deux sujets et même en fin de compte un instrument d'amour. Il voit que l'autre enfant est battu selon son vœu d'être le préféré mais ce frère est sur l'axe imaginaire  $a-a'$ , s'il est rival il est aussi un petit autre auquel il est identifié et avec lequel il entretient une relation de réciprocité c'est-à-dire d'aliénation. Vouloir être battu à la place de l'autre qu'on regarde, ne se comprend qu'en référence au stade du miroir et si on accepte que la relation à l'image de l'autre se situe au niveau d'une expérience intégrée au primitif circuit de la demande, circuit dans lequel le sujet s'adresse à l'Autre pour la satisfaction de ses besoins et dans lequel il accède au symbolique.

Dans la deuxième étape le sujet se trouve dans une position réciproque avec l'auteur des coups. Ils sont deux, le père et le fils, dans une relation exclusive et chargée libidinalement. Lacan place celui qui bat, l'adulte ayant autorité dit-il, dans un « au-delà du père »<sup>7</sup>, en référence à la catégorie du Nom-du-Père qui est à distinguer des incidences du père réel. Quand le père bat l'autre enfant, il l'abolit, il dénie son existence, il n'aime que celui qui regarde, celui qui jouit de la scène. Pour Lacan c'est le sens primitif du fantasme : l'autre enfant n'est pas établi dans la relation symbolique. Lacan parle des audaces freudiennes et nous étonne de pousser si loin l'analyse de ce fantasme jusqu'à en écrire le mathème. Il nous enseigne que le fantasme est un scénario, comme un rêve, qui peut rester latent, voire inconscient; il a une structure donnée par le signifiant et c'est pour ça qu'il a une consistance et du coup une insistance. C'est le caractère symbolique de la situation qui est érotisé quand lui, l'enfant qui regarde, se sent exister devant l'autre en train d'être battu, « un rien du tout », privé de tout amour et proche de la déchéance. Devant son rival à terre, il est celui dont le vœu se réalise, il sent son être poindre, son existence se réaliser. C'est un instant privilégié de jouissance qui est tellement intense qu'il doit être refoulé et n'en subsistera qu'un reste autorisé car déguisé, le fantasme sous sa forme la plus neutre : « on bat un enfant ».

La situation est tellement désobjectivée qu'il peut même y avoir plusieurs enfants battus, où l'adulte qui frappe peut n'être pas le père mais un adulte ayant autorité et qui le représente. Le fantasme restera

7 · Lacan J., Le séminaire-Livre V, op. cit., p. 236.

comme souvenir historique d'un triomphe et son énonciation perpétuera ce moment privilégié de jouissance. Ce n'était qu'un accident de son histoire, cela devient la structure où il va apparaître comme être, comme maître de son plaisir et son fantasme deviendra son bien le plus cher et le plus intime. C'est par lui qu'il tente d'échapper à sa division subjective.■